

Věra VEJRYCHOVÁ

LA FÊTE COMME L'EXPRESSION  
DES HIÉRARCHIES CULTURELLES  
DANS LES *CHRONIQUES* DE JEAN FROISSART

La fête en tant que composante essentielle et indispensable de la culture médiévale offre de multiples facettes à une approche analytique telle qu'elle se développe dans l'historiographie occidentale depuis les dernières décennies. Elle peut être envisagée sous l'angle du renversement des valeurs traditionnelles, relevant d'un désordre où se confondent les places assignées à tout un chacun au sein de cette société hiérarchisée, ou elle peut au contraire être lue comme une mise en valeur et une démonstration de l'ordre social établi. Dans ce sens, elle devient un ensemble de pratiques ritualisées, exprimant et fixant à la fois le statut de chaque participant<sup>1</sup>. Les festivités peuvent en effet prendre l'allure d'un haut-lieu de manifestation du pouvoir et de la majesté royale (couronnements, joyeuses entrées), et leur caractère public leur confère nécessairement une dimension performative, avec une mise en scène verticale et horizontale de la société toute entière. Qu'elles s'adressent ainsi au corps d'une principauté ou qu'elles deviennent le cadre des rencontres d'ordre diplomatique, tournées vers des représentants de cultures ou entités politiques étrangères, elles remplissent une fonction pacificatrice<sup>2</sup>. De plus, à l'époque dont il est question ici, elle se veut l'expression ultime d'un savoir-vivre courtois conditionné par la maîtrise des codes qui régissent les éléments particuliers constituant des festivités. C'est précisément à cet aspect du « savoir fêter » – aux dires des chroniqueurs – que nous attacherons notre attention pour analyser la manière dont Jean Froissart envisage des espaces et des cultures non-francophones.

Les *Chroniques* de Jean Froissart représentent une source bien connue et exploitée pour l'histoire de la « guerre de Cent ans »<sup>3</sup>. Les quatre livres dont son œuvre est constituée couvrent la période des années 1325-1400 et reflètent non seulement une vision chevaleresque du monde, mais également la vie itinérante du chroniqueur hennuyer à travers de nombreuses cours européennes, celles d'Angleterre, de Brabant,

---

<sup>1</sup> L'étude des fêtes et des festivités fait depuis quelques décennies déjà l'objet d'une attention approfondie de l'historiographie à l'échelle internationale, les pistes étant tracées surtout dans la direction de la cour et la culture princière d'une part, et de la culture urbaine d'autre part, sans qu'il soit évidemment possible de dissocier les deux sphères. Pour les études fondatrices voir : J. Heers, *Fêtes, jeux et joutes dans les sociétés d'occident à la fin du moyen âge*, Paris, Vrin, 1971 ; *Feste und Feiern im Mittelalter*, éd. D. Altenburg, J. Jarnut, H.H. Steinhoff, Sigmaringen, Jan Thorbecke, 1991 ; *Fêtes et cérémonies aux XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles*, éd. J.-M. Cauchies, Neuchâtel, Centre européen d'études bourguignonnes, 1994.

<sup>2</sup> Voir N. Offenstadt, *Faire la paix au Moyen Âge : discours et gestes de paix pendant la guerre de Cent ans*, Paris, O. Jacob, 2007, p. 287-307.

de Guy de Châtillon, le comte de Blois, ou de Gaston Fébus, le comte de Foix-Béarn<sup>4</sup>. La composition des *Chroniques*, et notamment des trois premières rédactions du livre I, est accompagnée de nombreuses hésitations et la chronologie reste incertaine. Mais si une activité littéraire de Jean Froissart peut se situer déjà dans les années 1360 sous le patronage de Philippa de Hainaut, la reine d'Angleterre, le véritable travail historiographique ne commence qu'après sa mort en 1369 et se poursuit jusqu'aux premières années du siècle suivant<sup>5</sup>.

#### LA FÊTE ET SA FONCTION DANS LES *CHRONIQUES*

Les *Chroniques* tendent le miroir à l'ensemble de la société, mais c'est le monde courtois qui les intéresse particulièrement. L'ambiance festive, qui s'y lie nécessairement, reste pourtant plutôt discrète et il n'est guère étonnant que ce soient notamment les descriptions amples et colorées du dernier livre qui aient jusqu'alors attiré l'attention des chercheurs<sup>6</sup>. Daniel Poirion, analysant le contexte politique très dramatique dans lequel elles s'inscrivent, note cependant l'aspect déceptif de ces manifestations à la signification collective<sup>7</sup>. Telle vision des fêtes est effectivement conditionnée par les événements sinistres qui ponctuent la narration du livre IV, mais elle ne saurait être étendue à l'ensemble de l'œuvre historiographique.

Dans l'univers des *Chroniques*, les fêtes peuvent encadrer et accompagner toutes sortes d'événements politiques, sans qu'elles soient pour autant considérées comme un enjeu de la « religion royale » et des splendeurs de la royauté, telles qu'elles nous

---

<sup>3</sup> Les éditions des *Chroniques* sont nombreuses, reproduisant différents manuscrits : J. Froissart, *Œuvres complètes*, éd. Kervyn de Lettenhove, 28 vol., Bruxelles, V. Devaux, 1867-1877 ; *Chroniques*, éd. S. Luce, G. Raynaud, L. Mirot, 15 vol., Paris, Société de l'Histoire de France, 1868-1975 ; *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre. Édition du manuscrit de Rome*, éd. G. T. Diller, Genève-Paris, Droz-Minard, 1972 ; *Chroniques. Livre I. Le manuscrit d'Amiens*, éd. G.T. Diller, 5 vol., Genève, Droz, 1991-1998 ; *Chroniques*, éd. P.F. Ainsworth, G.T. Diller, A. Varvaro, 2 vol., Paris, Librairie Générale Française, 2001-2004 ; *Chroniques. Livre III, le manuscrit Saint-Vincent de Besançon*, éd. P.F. Ainsworth, Genève, Droz, 2007.

<sup>4</sup> La biographie de Froissart est établie de manière condensée par M. Zink, *Froissart et le temps*, Paris, PUF, 1998, p. 1-36. Pour son arrivée en Angleterre, l'on note généralement l'année 1361, cependant, Godfried Croenen à la suite de A. Fourier et de J. Devaux avance l'année 1362. Voir G. Croenen, « Froissart et ses mécènes : quelques problèmes biographiques », *Froissart dans sa forge*, éd. M. Zink, O. Bombarde, Paris, Aibl, 2006, p. 9-27. Pour les relations de Froissart avec ces mécènes voir aussi M.-T. de Medeiros, « Le pacte encomiastique. Froissart, ses Chroniques et ses mécènes », *Moyen Âge*, 94, 1988, p. 237-255.

<sup>5</sup> Pour les datations différentes et la situation manuscrite voir J.J.N. Palmer, « Book I and its sources », *Froissart: Historian*, éd. J.J.N. Palmer, Woodbridge, Boydell Press Totowa, 1981, p. 7-24 ; l'introduction de George Diller dans l'édition du livre I et II des *Chroniques* pour *Lettres Gothiques*, p. 61-69 ; *Id.*, *Attitudes chevaleresques et réalités politiques chez Froissart. Microlectures du premier livre des Chroniques*, Genève, Droz, 1984, p. 164-169 ; *Id.*, l'introduction à l'édition du manuscrit d'Amiens, p. 1-31 ; J.-M. Moeglin, « Froissart, le métier d'historien et l'invention de la guerre de Cent ans », *Romania*, 124, n. 3-4, 2006, p. 429-470.

<sup>6</sup> Dernièrement A. Varvaro, *La tragédie de l'histoire. La dernière œuvre de Jean Froissart*, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 112-120.

<sup>7</sup> D. Poirion, « La fête dans les Chroniques de Froissart », *Feste und Feiern im Mittelalter*, p. 95-107.

apparaissent dans les pages des *Grandes Chroniques de France* ou du Religieux de Saint-Denis<sup>8</sup>. Il est pourtant vrai qu'une évolution considérable vers un goût grandissant pour l'aspect officiel de la représentation royale se fait sentir chez lui à partir du moment où il commence à rapporter son vécu. Il est également possible d'envisager, pour certains de ses épisodes, une influence du théâtre qui fit son irruption dans l'espace urbain à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et qui est liée à une esthétisation des fêtes en général<sup>9</sup>. Ainsi prête-t-il une attention bien marquée au couronnement du jeune Charles VI, alors qu'il passe quasiment sous silence le sacre de son père<sup>10</sup>. Cette différence se lit également dans la narration du couronnement d'Édouard III qui est plus développée dans la version de Rome, et qu'il faut sans doute interpréter dans la perspective du projet didactique de ce dernier re-travail du livre I à la fin de la vie du chroniqueur<sup>11</sup>. La même constatation peut être faite pour les mariages princiers qui sont d'abord notés surtout par rapport aux intérêts des alliances politiques dans le conflit franco-anglais, et *par extension* écossais, breton, portugais, castillan, navarrais. Il est frappant de constater que Froissart évoque le mariage de sa chère protectrice la reine Philippa très brièvement dans les deux premières rédactions, malgré la touche courtoise de la version d'Amiens. Celle-ci devance l'amour du prince Édouard, qui se serait épris de sa future épouse lors de leur première rencontre à Valenciennes en 1326<sup>12</sup>. En revanche, le manuscrit de Rome se penche avant tout sur la dimension officielle et représentative de l'événement – l'arrivée de la jeune princesse en Angleterre et son entrée solennelle dans la ville de Londres aux côtés de son futur époux<sup>13</sup>. Les descriptions liées à de telles festivités deviennent au fil des *Chroniques* de plus en plus détaillées, visuelles et gestuelles. Le comble de cette évolution est représenté par le récit des doubles noces de Jean de Bourgogne avec Marguerite de Hainaut, et de Guillaume de Hainaut avec Marguerite de Bourgogne, qui eurent lieu à Cambrai en avril 1385<sup>14</sup>, ainsi que par la narration très romancée du mariage de Charles VI avec Isabeau de Bavière conclu en juillet de la même année<sup>15</sup>. Dans les deux cas, Froissart a le souci de mettre en avant la duchesse

---

<sup>8</sup> Pour la différence dans cet aspect particulier entre les *Grandes Chroniques*, le Religieux de Saint-Denis et les *Chroniques* de J. Froissart, voir M. Nejedlý, *La représentation des pouvoirs et des hiérarchies dans les Chroniques de Jean Froissart*, Villeneuve d'Ascq, PU du Septentrion, 1998, p. 220-228.

<sup>9</sup> J. Chiffolleau, « Les processions parisiennes de 1412. Analyse d'un rituel flamboyant », *Revue historique*, 284, n. 1, 1990, p. 37-76.

<sup>10</sup> Le couronnement de Charles V, *Chroniques*, éd. SHF, T. 6, p. 132-133 ; celui de Charles VI, éd. SHF, T. 10, p. 9-12.

<sup>11</sup> *Ibid.*, éd. SHF, T. 1. 2, p. 38-39 ; éd. ms. de Rome, p. 103-104.

<sup>12</sup> *Ibid.*, éd. ms. d'Amiens, T. 1, p. 23. Pour le mariage d'Édouard III et de Philippa, éd. ms. d'Amiens, T. 1, p. 88 ; éd. SHF, T. 1. 2, p. 76.

<sup>13</sup> *Ibid.*, éd. ms. de Rome, p. 160-162.

<sup>14</sup> « Il n'estoit pas en souvenance d'omme ne en memoire, que depuis deus cens ans si grant feste eust esté à Cambrai comme elle se tailloit de l'avoir, ne li signeur, pour eux aparillier et jollier et pour exaichier leur estat, n'espargnoient non plus or ne argent [...] », *ibid.*, éd. SHF, T. 11, p. 189-195.

<sup>15</sup> *Ibid.*, éd. SHF, T. 11, p. 223-236. Pour l'interprétation de ce récit romanesque voir F. Autrand, *Charles VI*, Paris, Fayard, 1986, p. 137-158.

Jeanne de Brabant, sa grande protectrice et mécène<sup>16</sup>. Elle est en effet dépeinte comme une négociatrice très habile qui veille en quelque sorte sur le destin des alliances bénéfiques pour la région frontalière entre le royaume de France et l'Empire dont relèvent également ses terres. Cette mise en exergue de la duchesse de Brabant est d'autant plus évidente si nous comparons cette description colorée avec la narration très rapide du mariage de Lionel, le duc de Clarence, avec Violanta Visconti en 1368<sup>17</sup>, ou de Jean, le duc de Berry, avec Jeanne de Boulogne en 1389<sup>18</sup> ; pourtant, dans les deux cas, Jean Froissart fut présent personnellement. Le lien de patronage structure donc de manière très importante les choix narratifs qu'opère le chroniqueur vis-à-vis de la « réalité » rapportée.

En dehors de ces grands événements marquant la continuité des royautés et principautés, ce sont les affaires d'ordre diplomatique, associées aux créations des alliances ou aux négociations de paix, qui captivent son attention. Le récit de la conclusion du traité de Brétigny/Calais notamment occupe une place tout à fait centrale dans le livre I, et les négociations des années quatre-vingts et quatre-vingt-dix rythment le livre IV de ses *Chroniques*<sup>19</sup>. Les constituants des rencontres diplomatiques dans leurs dimensions publique et privée sont déjà minutieusement étudiés pour la période du Moyen Âge tardif et nous ne pouvons que constater la conformité – s'il y en a – du récit froissartien à l'ensemble des gestes considérés normatifs, et noter quelques accents particuliers.

L'exemple de l'arrivée des ambassadeurs anglais à Paris au début de mai 1360, pour obtenir le serment du dauphin au traité de Brétigny, offre une scène parfaitement concordante avec le déroulement attendu de cet événement. Le clergé vient à la rencontre des plénipotentiaires d'Édouard III et il les accompagne ensuite dans la ville, où nous retrouvons les éléments auditifs et visuels nécessaires, le son des cloches, le décor des rues étoffées en draps d'or... Les ambassadeurs anglais sont accueillis « moult bellement et reveramment » par le duc de Normandie, ses frères et le duc d'Orléans. La paix est ensuite jurée en présence de tout le peuple de Paris et confirmée par la visite de la Sainte-Chapelle et le don de reliques très précieuses, des épines de la couronne du Christ. Le dîner n'est pas décrit plus en détail mais, en revanche, Froissart spécifie la nature des dons encore distribués lors de la prise du congé, qui constitue à ses yeux un geste absolument nécessaire de l'agir courtois<sup>20</sup>.

Dans le cadre des festivités, il observe systématiquement et en détails le respect des hiérarchies sociales en précisant les noms et titres des participants dans l'ordre qui correspond à leur statut, ceci étant reflété également dans le récit des banquets où l'ordonnance des tables, la distribution des convives selon leur rang et l'énumération des noms et des titres de ceux qui assurent le service pendant le festin, reproduisent à la perfection cet ordre idéal. Il est d'ailleurs tout à fait significatif qu'il ne fasse aucune

---

<sup>16</sup> G. Croenen, « Froissart et ses mécènes », p. 9-27.

<sup>17</sup> *Chroniques*, éd. SHF, T. 7, p. 64 ; éd. ms. d'Amiens, T. 3, p. 449.

<sup>18</sup> *Ibid.*, éd. SHF, T. 15, p. 234-235.

<sup>19</sup> F. Autrand, « Froissart, historien de la paix », *Froissart dans sa forge*, p. 67-82.

mention du trouble survenu au repas qui suit le sacre de Charles VI, quand le duc d'Anjou et le duc de Bourgogne se disputèrent la préséance<sup>21</sup>. Pouvoir offrir un repas est pour lui signe de noblesse, richesse et largesse, et selon cette logique de la courtoisie seigneuriale, il note la fréquence et la quantité des repas servis lors des banquets, ainsi que la durée des festins. Cette quantification grâce aux données temporelles s'associe à l'image d'une générosité prodigieuse, l'attribut très important du prince idéal<sup>22</sup>. Pendant les négociations de paix à Amiens en mars 1392, il rapporte le nombre exact des dîners offerts aux seigneurs et chevaliers anglais respectivement par le roi de France, le duc de Touraine, les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon (trois pour chacun d'entre eux), et les sires de Coucy et de Saint-Pol (un seul)<sup>23</sup>. Vu l'importance et l'ampleur de cet événement, Froissart se rendit personnellement sur le lieu-même des négociations. Certes, il y fit preuve d'intérêt pour les procédés diplomatiques, mais dans le récit, il se préoccupe davantage de l'atmosphère festive et parfaitement courtoise qui règne malgré certaines infractions aux codes d'honneur<sup>24</sup>. Du même, en décrivant l'attente du roi Jean II du premier versement de la rançon promise aux Anglais en échange de sa libération, c'est l'idée de la réciprocité des honneurs rendus dans l'esprit chevaleresque qui prend univoquement le dessus. Le narrateur ne s'arrête point sur la question délicate du rapport entre les deux rois qui reste encore inégal – du moins pour le côté français – puisque l'échange des renonciations n'aurait dû avoir lieu que l'année suivante<sup>25</sup> ; il

---

<sup>20</sup> *Chroniques*, éd. SHF, T. 6, p. 19-20. Le récit de la rédaction d'Amiens est quasiment identique, cependant accentuant davantage l'atmosphère solennelle de l'événement et surtout les honneurs rendus aux ambassadeurs anglais, éd. ms. d'Amiens, T. 3, p. 246. Pour les composantes des rencontres officielles voir à titre d'exemple W. Paravicini, *Menschen am Hof der Herzöge von Burgund*, Stuttgart, Jan Thorbecke, 2002 ; *Id.*, « L'étranger à la cour. Nicolas de Popplau en voyage à travers l'Europe », *L'étranger au Moyen Âge*, Paris, PUPS, 2000, p. 11-25. Pour le thème du don exprimant le rapport hiérarchisé voir S. Péquignot, *Au nom du Roi : pratique diplomatique et pouvoir durant le règne de Jacques II d'Aragon (1291-1327)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2009, p. 277-284.

<sup>21</sup> Cet épisode est rapporté par Michel Pintoin, *Chronique du Religieux de Saint-Denys*, éd. M.L. Bellaguet, vol. 1, Paris, CTHS, 1994, p. 30-32.

<sup>22</sup> J. Krynen, *Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du Moyen Âge (1380-1440)*, Paris, Picard, 1981, p. 119-123. Pour la notion du repas partagé en signe de paix, les études sont nombreuses, voir notamment G. Althoff, « Der frieden-, bündnis- und gemeinschaftsstiftende Charakter des Mahls im früher Mittelalter », *Essen und Trinken in Mittelalter und Neuzeit*, éd. I. Bitsch, T. Ehlert, X. von Ertzdorff, Sigmaringen, Jan Thorbecke, 1987, p. 13-25 ; C. Gauvard, « Cuisine et paix en France à la fin du Moyen Âge », *La sociabilité à table*, éd. M. Aurell, O. Dumoulin, F. Thélamon, Rouen, PU de Rouen, 1992, p. 325-334.

<sup>23</sup> *Chroniques*, éd. Kervyn, T. 14, p. 383. Voir aussi F. Autrand, « Jean de Berry, diplomate de carrière », *Auswärtige Politik und internationale Beziehungen in Mittelalter*, D. Berg, M. Kintzinger, P. Monnet, Bochum, D. Winkler, 2002, p. 259-269.

<sup>24</sup> En effet, Jean Froissart ne partage pas la conception de l'attitude humble devant la majesté royale de Michel Pintoin ; et bien que les deux chroniqueurs fussent les témoins oculaires de l'événement, leurs récits diffèrent dans la scène de la rencontre du duc de Lancastre et de Charles VI. Selon le Religieux, Lancastre se mit trois fois à genoux, alors que Froissart parle seulement d'une petite inclinaison de la tête. Voir *Chroniques*, éd. Kervyn, T. 14, p. 380 ; F. Autrand, « Jean de Berry », p. 263.

<sup>25</sup> J.-M. Moeglin, « À la recherche de la paix finale », *Frieden schaffen und sich verteidigen im Spätmittelalter/Faire la paix et se défendre à la fin du Moyen Âge*, Munich, Oldenbourg, 2012, p. 51-82.

s'efforce au contraire de peindre l'ordre et la concorde établis par ce nouveau lien de fraternité dont l'expression doit s'inscrire dans un événement public afin d'acquérir pleinement son sens<sup>26</sup>. Pour compléter le tableau des gestes appartenant à la rencontre diplomatique dans sa dimension festive, nous ne devons pas laisser de côté l'expression de l'honneur à travers l'invitation dans les espaces personnels, et donc plus intimes, de l'hôtel princier<sup>27</sup>. Aussi la mention des vins et épices revient-elle constamment dans les pages des *Chroniques*, sans l'évolution particulière que nous avons notée pour les fêtes officielles. Il s'agit en effet de l'expression figée, du même type que le couple *danses et caroles* ou encore la phrase *firent les festes bien joustées*, qui se réfèrent à l'univers romanesque dont la société de cour veut faire preuve.

Ce survol rapide de l'ensemble des *Chroniques* nous permet de comprendre l'essentiel des préoccupations de Jean Froissart en ce qui concerne les fêtes et d'observer la fidélité de ses peintures aux normes du comportement courtois. Après avoir esquissé cette « grammaire festive », il est justifié de s'interroger sur ses acteurs et sur la logique qui les régit. Ceci nous fournira une piste pour poursuivre notre questionnement relatif à l'homogénéité et à l'hétérogénéité culturelles de l'espace froissartien.

#### LA FÊTE COMME L'EXPRESSION D'UN SAVOIR-VIVRE COURTOIS

Le qualificatif que Léon Mirot accola à Froissart, celui du « chantre de la chevalerie », suggère que les *Chroniques* baignent alternativement dans l'atmosphère guerrière et l'atmosphère courtoise, qui représentent les deux faces d'un seul idéal chevaleresque<sup>28</sup>. Pourtant, Froissart semble en quelque sorte dissocier la notion de la courtoisie de l'ensemble des vertus nécessaires au prince idéal. En effet, tous ceux qu'il considère incontestablement comme modèles du gouvernement, surtout Édouard III, qui fut d'abord « noble » et à sa mort « vaillans et preus »<sup>29</sup>, ou Gaston Fébus, « le plus crueulx et le plus droiturier seigneur qui vive »<sup>30</sup>, ne sont associés à la courtoisie qu'indirectement<sup>31</sup>. Et inversement, le prince de Galles qui accueillit en 1366 Pierre de Castille, chassé par son demi-frère bâtard Henri de Trastamare, « l'onnera de fait et de parolles moult grandement, car bien le savoit faire, nulz prince a son temps mieulz que

---

<sup>26</sup> « [...] tous les jours donnoient li doy roy l'un a l'autre a disner si grandement et si estoffement que merveilles seroit a penser. Et estoient en reviaus et en recreations *ensamble si ordonneement* que grant plaisance y prenoient toutes manieres de gens au *regarder* ». *Chroniques*, éd. SHF, T. 6, p. 26. Les mots en italique sont les nôtres. La version d'Amiens donne encore plus de détails sur le déroulement des banquets à la cour ouverte qui s'inscrit davantage dans la dimension publique de leur concorde, éd. ms. d'Amiens, T. 3, p. 248.

<sup>27</sup> Voir W. Paravicini, « L'étranger à la cour », p. 11-25.

<sup>28</sup> L. Mirot, « Jean Froissart », *Revue des études historiques*, 104, 1937, p. 385-400. Voir aussi P.F. Ainsworth, *Jean Froissart and the Fabric of History*, Oxford, Clarendon Press, 1990, p. 70-87.

<sup>29</sup> *Chroniques*, éd. SHF, T. 8. 2, p. 230. Voir aussi B. Guenée, « Jean le Bel et le noble roi Édouard », *Relations, échanges, transferts en Occident au cours des derniers siècles du Moyen Âge*, éd. B. Guenée, J.-M. Moeglin, Paris, Aibl, 2010, p. 301-309.

<sup>30</sup> *Chroniques*, éd. Lettres gothiques, livres III et IV, p. 143. En outre, Froissart met accent notamment sur la justice, largesse et sagesse de Gaston III, éd. SHF, T. 13, p. 198.

lui »<sup>32</sup>. Son portrait n'est cependant pas sans tache parce qu'il peut commettre de graves atteintes à la courtoisie, par exemple lorsqu'il ordonne l'emprisonnement des ambassadeurs de Charles V qui lui apportèrent la sommation de venir à Paris<sup>33</sup>. Cette esquisse est évidemment réductrice et il serait nécessaire de procéder à une étude lexicologique plus approfondie pour suivre la façon de caractériser différentes personnes et nuancer ainsi notre propos. Plusieurs constatations pourtant paraissent évidentes et valables. Tout d'abord, la notion de la courtoisie s'applique surtout aux hommes, ce qui entre parfaitement dans la logique des rapports entre les deux sexes tels qu'ils sont conçus par cette sociabilité particulière. Or, au cœur de cette notion sont placés l'aisance de la communication, la capacité d'acquérir des grâces et le comportement rempli de douceur, propice à l'apaisement des conflits. Ces qualités semblent trouver leur conjonction idéale dans la personne d'Enguerrand VII de Coucy<sup>34</sup>. Il n'est évidemment pas sans intérêt de rappeler que celui-ci fit partie des protecteurs chers à Jean Froissart<sup>35</sup>. Pourtant, il est le seul à recevoir cette appréciation flatteuse précisément pour ces qualités, et à plusieurs reprises<sup>36</sup>.

Le savoir-vivre courtois est chez le chroniqueur hennuyer condensé dans l'expression qui caractérise la maîtrise des comportements normatifs, c'est-à-dire l'art d'honorer (« fester ») l'autre personne issue du même milieu : « Bien le savoit faire ». Quoique

---

<sup>31</sup> Encore faut-il préciser que, lorsque l'expression « courtois » se trouve attachée à Édouard III, c'est souvent dans le contexte militaire – prise à merci des bourgeois de Calais etc. Voir P.F. Ainsworth, *Jean Froissart and the Fabric of History*, p. 295-297.

<sup>32</sup> *Chroniques*, éd. SHF, T. 6, p. 199. La rédaction d'Amiens reste un peu moins laudative, éd. ms. d'Amiens, T. 3, p. 376.

<sup>33</sup> La rédaction d'Amiens rapporte un comportement impulsif du prince qui, saisi par la colère, veut instantanément faire couper les têtes des messagers, éd. ms. d'Amiens, T. 3, p. 461-462. En revanche, dans la version « ordinaire », il dissimule ses sentiments sous le masque courtois qui se révèle décevant par la suite, éd. SHF, T. 7, p. 98-99. Pour une comparaison plus large des deux versions, « ordinaire » et d'Amiens, concernant le début de la campagne du prince de Galles en Castille, voir P. Ainsworth, « Collationnement, montage et jeu parti : le début de la campagne espagnole du Prince Noir (1366-67) dans les Chroniques de Jean Froissart », *Moyen Âge*, 100, 1994, p. 369-411. Pour cet épisode en particulier dans d'autres sources, voir R. Delachenal, *Histoire de Charles V*, T. 4, Paris, Auguste Picard, 1928, p. 119-122.

<sup>34</sup> Dans le récit des noces de Philippe de Bourgogne avec Marguerite de Flandre en juin 1369, Froissart raconte qu'il « bien affreoit en une feste, et mieulz le savoit faire que nulz autres », *Chroniques*, éd. SHF, T. 7, p. 130. Et lorsque Froissart survole son expérience personnelle avec tous les seigneurs du plus haut rang qu'il pût rencontrer dans sa vie, il affirme : « [...] et [fut] par especial le sire de Coucy, tant à mon advis, en toutes choses souverain maistre et celle grace luy portioient seigneurs et dames partout, fuist en France, en Angleterre, en Allemaigne, en Lombardie [...] », éd. SHF, T. 15, p. 39-40. En revanche, le ms. d'Amiens ne fait nulle mention de la présence du sire de Coucy aux noces de 1369 (T. 3, p. 480), ce qui me semble contredire ou du moins problématiser l'hypothèse avancée par G. Croenen d'une possible dédicace de cette version du livre I à Enguerrand de Coucy. Voir G. Croenen, « Froissart et ses mécènes », p. 26-27.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 25-27.

<sup>36</sup> Venceslas de Brabant est également décrit comme « large, douls, courtois et tout amiable » mais cette description, qui met l'accent sur la sociabilité du duc, relève davantage de la valeur honorifique, car elle est enchâssée dans le portrait d'un prince idéal, *Chroniques*, éd. Kervyn, T. 13, p. 17.

cette qualité soit étroitement associée à la notion de noblesse, elle ne serait pas innée, mais acquise par l'éducation adéquate. Froissart, il est vrai, ne se préoccupe de cette question que de manière assez discrète. En effet, nous en trouvons l'écho dans la dimension didactique des *Chroniques*, mûrie et achevée dans la dernière rédaction du livre I, où la narration est nouée autour du couple chargé de porter le sens moral de l'œuvre toute entière, à savoir les deux rois qui commencèrent la « guerre de Cent ans »<sup>37</sup>. Lorsqu'au début de ce grand récit, nous rencontrons le jeune Édouard, plus tard devenu le prince modèle, il est tout juste arrivé au pouvoir grâce à l'aide de Jean de Hainaut, qu'il gratifie d'une rente annuelle et de sommes assez importantes, ceci sur le conseil de sa mère<sup>38</sup>. Il est nécessaire qu'à cet âge encore juvénile, le roi fraîchement couronné soit guidé dans ces aspects importants de l'exercice du pouvoir, qu'il sache s'entourer de bons conseillers et de fiables alliés et qu'il fasse preuve de sa gratitude par la largesse manifeste. Et c'est la reine Isabelle qui prend à son côté la place masculine de l'éducateur, puisque son père ne fut pas susceptible de lui procurer un exemple à suivre<sup>39</sup>. En effet, dans la pensée didactique médiévale, il n'est possible d'atteindre la perfection que par l'émulation, par l'imitation des modèles, que ce soit par la voie de la lecture et de l'étude, ou par l'expérience du vécu dans le milieu courtois<sup>40</sup>. L'apprentissage de la courtoisie en tant que telle n'est quasiment pas envisagé dans les *Chroniques*, sauf quelques rares mentions concernant les rencontres des plus hauts seigneurs. Quand Gaston Fébus accueillit à Orthez le duc de Bourbon sur sa route en Castille, « ilz se conjoyrent grandement et se recueillirent grandement et amiablement, ainsi que telz haulx seigneurs scevent bien faire, car *ilz y sont nourris* »<sup>41</sup>. En revanche, la description de la rencontre de Charles VI et Venceslas IV traduit une valorisation différente des espaces et de leurs représentants :

Quant ces deux roys s'encontrerent et veirent premierement, ilz se firent des honneurs et reverences grant foison, car bien estoient induis et nourris pour le sçavoir faire : et trop plus par especial le roy de France que le roy d'Allemaigne, car les Alemans de nature

---

<sup>37</sup> Voir notamment L. Harf-Lancner, « Froissart, les Anglais et leurs rois », *Froissart dans sa forge*, p. 53-66.

<sup>38</sup> *Chroniques*, éd. SHF, T. 1. 2, s. 39. Le ms. d'Amiens ajoute que le roi agit sur le conseil de madame sa mère et les barons, éd. ms. d'Amiens, T. 1, p. 40. Le ms. de Rome retient la version « ordinaire », éd. ms. de Rome, p. 105.

<sup>39</sup> Quoique la reine Isabelle prenne progressivement la place d'un mauvais conseiller auprès de son fils, voir G. Costes-Sodigné, B. Ribémont, « La mère et l'enfant dans les Chroniques de Jean Froissart », *Les relations de parenté dans le monde médiéval*, Aix-en-Provence, Centre universitaire d'études et de recherches médiévales d'Aix, 1989, p. 337-349. Pour l'éducation princière en général voir J. Krynen, *Idéal du prince*, p. 78-106.

<sup>40</sup> Ces deux voies sont souvent perçues comme incompatibles, bien au-delà de l'époque médiévale. Voir S. Fourcade, « La cour, l'espace de l'éducation princière et nobiliaire », *La cour du prince. Cour de France, cours d'Europe (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, éd. M. Gaude-Ferragu, B. Laurieux, J. Paviot, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 209-230.

<sup>41</sup> *Chroniques*, éd. SHF, T. 14, p. 126. Les italiques sont les nôtres.

sont rudes et de gros engien, se ce n'est au prendre à leur prouffit, mais ad ce sont ilz assez apres et habiles<sup>42</sup>.

L'hétérogénéité culturelle chez Jean Froissart est bien connue et étudiée<sup>43</sup>. Il est pourtant rare que le chroniqueur en rapporte le récit à travers le processus même de l'éducation, conçue donc comme transculturelle, suivant le mouvement d'un rang à l'autre dans une « hiérarchie géographique ». Nous en trouvons deux exemples, tous les deux relevant de la volonté d'intégrer des éléments étrangers à la culture courtoise. Le premier porte sur la sauvagerie des rois irlandais qui doivent d'abord être civilisés pour pouvoir rencontrer le roi d'Angleterre et se tenir à table avec lui<sup>44</sup>. Ce passage est intéressant par les données très concrètes sur les composantes de leurs manquements à la norme. Le deuxième exemple se rapporte à l'arrivée d'Isabeau de Bavière à la cour de son oncle Aubert, le comte de Hainaut, pour être présentée ensuite au roi Charles VI comme son épouse potentielle. Jean Froissart note que la duchesse de Brabant « endoctrinoit tous les jours en manieres et en contenances la jone fille de Baiviere, quoique de sa nature elle estoit propre et pourveue de sens et de doctrine, mais point de francois elle ne savoit », et qu'elle prit également le soin de son apparence parce que la jeune princesse allemande portait des habits « trop simples selonc l'estat de France »<sup>45</sup>. Le chroniqueur se garde de la juger sévèrement, en remarquant son intelligence naturelle, mais il se sert habilement de ce passage pour exprimer la hiérarchie entre ces deux sphères géographiques et la supériorité de la dame de Brabant, entièrement attachée à l'espace culturel franco-anglais. Isabeau ne parle pas le français, dont la maîtrise joue à cette époque encore le rôle d'unification culturelle entre les pays du futur duché de Bourgogne, le royaume de France et d'Angleterre, du moins dans le milieu nobiliaire<sup>46</sup>. Elle est donc exclue *a priori* de cette sphère civilisationnelle, puisque la langue est pour Froissart une espèce de seuil d'une culture. Bien que son éducation soit

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, éd. Lettres gothiques, livres III et IV, p. 722.

<sup>43</sup> L. Harf-Lancner, « Les frontières de l'Europe et de la civilisation dans les Chroniques de Froissart », *Problèmes interculturels en Europe*, éd. E. Baumgartner, A. Fiorato, A. Redondo, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1998, p. 239-253 ; M.-T. de Medeiros, *Hommes, terres et histoire des confins : les marges méridionales et orientales de la Chrétienté dans les Chroniques de Froissart*, Paris, Honoré Champion, 2003 ; M. Nejedlý, « Les relations internationales dans les Chroniques de Jean Froissart (l'image de l'autre au service de sa vision du monde) », *Prague Papers on History of International Relations*, 1, Prague, 1998, p. 22-44 ; *Id.*, « “Do jakého Pruska nás to ten admirál zavlekl?” Periferie Evropy pohledem kronikáře Jeana Froissarta », *Studia Historica*, 55, 2003, p. 345-360 ; *Id.*, « La Bohême et ses habitants vus par quatre auteurs français du Moyen Âge (Guillaume de Machaut, Eustache Deschamps, Jean Froissart, Jean d'Arras) », *Listy filologické*, 128, 2005, p. 21-34.

<sup>44</sup> Le passage raconté par Henry Chrystead, *Chroniques*, éd. Kervyn, T. 15, p. 168-181. Voir aussi C. Sponsler, « The Captivity of Henry Chrystede: Froissart's Chroniques, Ireland, and Fourteenth-Century Nationalism », *Imagining a medieval English nation*, éd. K. Lavezzo, Minneapolis-London, University of Minnesota press, 2003, p. 304-339.

<sup>45</sup> *Chroniques*, éd. SHF, T. 11, p. 228.

<sup>46</sup> Pour les aspects linguistiques de cette unité culturelle nobiliaire voir S. Lusignan, *La langue des rois au Moyen âge : le français en France et en Angleterre*, Paris, PUF, 2004, p. 155-188.

explicitement centrée sur l'apprentissage du langage gestuel, c'est à travers l'absorption de la langue que la jeune fille étrangère peut aspirer à une perfection courtoise.

Il est évident que les *Chroniques* attribuent le plus haut niveau de civilité avant tout à des héros-types de la narration ou encore à ceux qui sont dans un rapport d'amitié ou de mécénat avec Froissart ou avec son prédécesseur Jean le Bel (c'est le cas notamment de Jean de Hainaut). Mais ces personnes sont dans tous les cas issues d'une zone que l'on peut qualifier de « centre culturel ».

#### LA FÊTE À LA RENCONTRE DE DIFFÉRENTES CULTURES ET DIFFÉRENTS ESPACES

Si l'art social et la maîtrise des codes qui régissent le comportement envers l'autre restent réservés à certaines aires géographiques, nous sommes amenés à nous interroger sur l'espace culturel tel qu'il est conçu en dehors de ces limites. Le concept analytique de centre/périphérie se propose tout naturellement parce que Jean Froissart lui-même parle des « marches lointaines » et utilise les pays du royaume de France comme le point de référence<sup>47</sup>. Ceux-ci créent l'espace le plus civilisé et tout éloignement est marqué dans l'univers froissartien par la dégradation des valeurs courtoises, par le manque général des constituants de richesses (pain, viande, vin) et de l'ordre (villes et terres cultivées), ainsi que par le climat difficile à supporter. Dans cette perspective, les espaces et les peuples les plus écartés se confondent dans une vision de sauvagerie atteignant toutes les dimensions de la vie, tels l'Écosse, l'Irlande, ou la Prusse<sup>48</sup>.

Dans les prologues du livre I de la version « ordinaire révisée » et dans celle de Rome, les *Chroniques* s'annoncent comme un cheminement de la prouesse à travers le monde<sup>49</sup>. Ce motif célèbre se présente comme le mouvement du royaume de France vers l'Angleterre, en laissant incertain son siège prochain<sup>50</sup>. La narration du début de la guerre est construite de façon à appuyer l'affirmation du prologue, ne serait-ce que de manière bien subtile. En témoigne la mise en scène du grand état de Philippe VI dont la supériorité par rapport au roi d'Angleterre se manifeste lors de leur rencontre à Amiens en juin 1329, où Édouard III doit prêter l'hommage pour la Guyenne<sup>51</sup>. La hiérarchie est

---

<sup>47</sup> Parmi de nombreux exemples voir *Chroniques*, éd. SHF, T. 13, p. 209-210.

<sup>48</sup> A. H. Diverres, « J. Froissart's Journey to Scotland », *Forum for modern language studies*, 1, 1965, p. 54-63 ; E. Baumgartner, « Écosse et Écossais : l'entrelacs de la fiction et de l'histoire dans les *Chroniques* et dans le *Méliador* de Froissart », *L'image de l'autre européen (XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, éd. J. Dufournet, A. C. Fiorato, A. Redondo, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1992, p. 11-21 ; J.-M. Boivin, « L'Irlande et les Irlandais dans l'œuvre de Froissart : métamorphoses d'un mythe », *Et c'est la fin pou quoy sommes ensemble. Hommage à Jean Dufournet*, Paris, Honoré Champion, 1993, p. 227-241 ; M. Nejedlý, *La représentation des pouvoirs et des hiérarchies*, p. 46-79.

<sup>49</sup> *Chroniques*, éd. SHF, T. 1. 2, p. 5-7 ; éd. ms. de Rome, T. 1, p. 37-39.

<sup>50</sup> Z. Stahuljak, « Jean Froissart's *Chroniques*: Translatio and the Impossible Apprenticeship of Neutrality », *The Politics of Translation in the Middle Ages and the Renaissance*, éd. R. Blumenfeld-Kosinski, L. von Flotow, D. Russell, Ottawa, Ottawa UP, 2001, p. 121-142 ; L. Harf-Lancner, « De la prouesse du chevalier à la gloire du clerc : les prologues des *Chroniques* de Froissart », *Seuils de l'œuvre dans le texte médiéval*, éd. E. Baumgartner, L. Harf-Lancner, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2003, p. 147-175 ; J.-M. Moeglin, « Froissart, le métier d'historien », p. 429-470.

exprimée avant tout par la magnificence inégale de leurs suites respectives<sup>52</sup>. La réception et les fêtes qui accompagnent cet événement de prime importance sont ensuite rapportées à la reine d'Angleterre par son époux, lui-même confirmant « le grant estat et les honneurs qui estoient en France asquèles dou faire ne de l'entreprendre a faire a nulz autres pays ne s'apertient »<sup>53</sup>. En d'autres termes, même le royaume d'Angleterre, qui est d'après le prologue des *Chroniques* le nouveau siège de la prouesse cheminant à travers le monde, reconnaît par les paroles de son chef politique la supériorité française. Or, dans la perspective plus large, celle du développement du conflit franco-anglais dans les années quarante et cinquante du XIV<sup>e</sup> siècle, marquées par les victoires anglaises, le royaume d'Édouard III prend le relais. La vie fastueuse de la cour de France sous le règne de Philippe VI se lit désormais comme une pompe qui devait servir surtout de légitimation à la nouvelle dynastie des Valois. Par cette construction narrative, Froissart élargit le « noyau civilisationnel » au royaume d'Angleterre, dont la cour devient semblable à celle du roi Arthur<sup>54</sup>.

Les terres qui se trouvent dans une orbite plus large, celles du Saint-Empire ou de la péninsule ibérique, sont considérées comme une semi-périphérie, c'est-à-dire un espace intermédiaire vers la sauvagerie et une version dégradée de la parfaite courtoisie<sup>55</sup>. Nous étudierons quatre passages qui décrivent les voyages des seigneurs occidentaux auprès des rois ou empereurs romains, en les analysant à travers la notion de la fête et l'art de « savoir fêter ».

Les nations des pays de l'Empire sont systématiquement présentées comme des peuples plus rudes en matière de mœurs, notamment par rapport à la façon dont ils traitent les prisonniers. Ce ne sont pourtant pas seulement les remarques explicites que Jean Froissart prononce sur différents peuples, mais aussi bien le silence de la source, qui en rendent témoignage. Le début du livre I s'étend longuement sur la recherche des alliés à la cause anglaise. Influencés par les hésitations du duc de Brabant, les seigneurs allemands promettent à Édouard III le soutien contre Philippe de Valois à condition qu'ils obtiennent d'abord l'accord de l'empereur. En été 1338, le marquis de Juliers est alors chargé de l'ambassade auprès de Louis de Bavière et, suite à l'accueil favorable, une entrevue entre les deux souverains a lieu à Coblençe le 5 septembre. En présence de grands seigneurs et dans le cadre très solennel, Édouard III y est nommé vicaire

---

<sup>51</sup> La version « ordinaire » et celle de Rome s'étendent en détail sur la rencontre d'Amiens et sur la question de l'hommage, lequel événement elles placent tout juste après la mise à mort de Mortimer, soit à l'arrivée au pouvoir indépendant d'Édouard III, *Chroniques*, éd. SHF, T. 1. 2, p. 94-96 ; éd. ms. de Rome, p. 188-189. La version d'Amiens se contente d'évoquer l'atmosphère festive sans se préoccuper de la nature du serment, et dans la logique du récit, elle place cet épisode avant la chute de Mortimer, éd. ms. d'Amiens, T. 1, p. 111.

<sup>52</sup> Même si nous prenons en compte qu'Édouard devait forcément voyager avec une suite limitée, Philippe VI est accompagné de trois rois et de très nombreux princes. *Chroniques*, éd. SHF, T. 1. 2, p. 96.

<sup>53</sup> *Ibid.*, éd. SHF, T. 1. 2, p. 96.

<sup>54</sup> *Chroniques*, éd. Kervyn, T. 4, p. 204-205.

<sup>55</sup> M. Nejedlý, *La représentation des pouvoirs et des hiérarchies*, p. 46-93.

impérial<sup>56</sup>. Cet événement tient une place importante dans la logique du récit et pourtant, Froissart n'est pas tout à fait bavard. Dans la version « ordinaire révisée », il ne dit pas un mot de la réception de l'ambassade<sup>57</sup>. Aucune expression d'honneur, aucune fête, prise de congé ou échange des dons ne sont mentionnés sans que le texte évoque directement une rudesse ou manque de courtoisie de la part de l'empereur. La rédaction de Rome constate laconiquement que Louis de Bavière les « requella moult liement, et fist a tous feste et honneur »<sup>58</sup> et le manuscrit d'Amiens ajoute qu'il les « fist demourer et sejourner avoecq lui ung grant temps »<sup>59</sup>. Quant à l'institution d'Édouard III en qualité de vicaire, seule la version d'Amiens note correctement que le roi effectua le voyage en Allemagne, sans pourtant tenir compte des festivités qui l'accompagnèrent<sup>60</sup>. Les deux autres rédactions ne font même pas mention de la rencontre avec l'empereur : la célébration aurait eu lieu à Herck, uniquement entre le roi d'Angleterre et ses alliés<sup>61</sup>. C'est donc la version la plus répandue et copiée qui semble être la moins favorable au représentant de cette culture étrangère. De plus, celle-ci introduit immédiatement après l'ambassade en question le passage qui raconte l'arrivée du roi d'Écosse et de son épouse en France, où ils se réfugient suite à la guerre anglo-écossaise. Cette chronologie est décidément fautive, puisque le couple royal atteint déjà la France quatre ans plus tôt<sup>62</sup>. Mais dans la logique de la narration, elle crée non seulement un parallélisme des préparatifs à la guerre entre les deux parties opposées, mais également un certain contraste dans le domaine de la courtoisie, car Philippe VI leur fait un bel accueil, en mettant ses biens à la disposition des pauvres fugitifs démunis de ressources.

La peinture de différents espaces, y compris ceux de l'Empire, est, dans les *Chroniques*, bien reflétée dans le récit du voyage du roi de Chypre Pierre de Lusignan dans de nombreuses cours européennes au cours des années 1362-1364 afin d'y prôner la Croisade<sup>63</sup>.

Il chemina tant par ses journée qu'il vint en Allemagne, en une cité que on appelle Prage et là trouva l'empereur, monseigneur Charle de Behaigne, qui le recut liement et

---

<sup>56</sup> E. Déprez, *Les préliminaires de la guerre de cent ans*, Paris, Albert Fontemoing, 1902, p. 194-197.

<sup>57</sup> *Chroniques*, éd. SHF, T. 1. 2, p. 145-146.

<sup>58</sup> *Ibid.*, éd. ms. de Rome, p. 289. Cette description montre l'intention narrative de Froissart qui accentue cet événement en tant que reconnaissance officielle d'Édouard III comme vicaire de l'Empire. L'importance en est mise en avant aussi par la composition différente de l'ambassade qui ne comprend pas seulement le marquis de Juliers mais aussi les envoyés du roi d'Angleterre.

<sup>59</sup> *Ibid.*, éd. ms. d'Amiens, T. 1, p. 249.

<sup>60</sup> *Ibid.*, éd. ms. d'Amiens, T. 1, p. 251.

<sup>61</sup> *Ibid.*, éd. SHF, T. 1. 2, p. 149-150 ; éd. ms. de Rome, p. 292-294.

<sup>62</sup> Voir les notes dans *Chroniques*, éd. Lettres gothiques, livres I et II, p. 203.

<sup>63</sup> De manière générale, N. Housley, *The Later Crusades 1274-1580*, Oxford, Oxford UP, 1992, p. 39-41 ; N. Jorga, *Philippe de Mézières (1327-1405) et la croisade au XIV<sup>e</sup> siècle*, London, Variorum reprints, 1973 ; M. Radkóvská, « Le Songe du Vieil Pelerin : l'idée de croisade rêvée et vécue chez Philippe de Mézières », *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge*, éd. M. Nejedlý, J. Svátek, Toulouse, Université de Toulouse-Le Mirail, 2009, p. 31-42. Pour la place de Pierre de Lusignan dans les *Chroniques* de Froissart voir M.-T. de Medeiros, *Hommes, terres et histoire des confins*, p. 209-220.

grandement [...] Si fu li roi de Cypre à Praghe et là environ bien trois sepmainnes et exhorta grandement en Empire ce saint voiage. Et partout, ensi comme il ala et passa parmi Allemagne, li Empereres li fist deffretier. [...] Puis vint li dis roi en le ducé de Juller, où li dus li fist grant feste. Et de là s'avala il en Braibant, où li dus ossi et la duchoise le recurent grandement et liement en la bonne ville de Brouxelles en disners, en soupers, en joustes, en reviaus et en esbatemens, car bien faire le savoient ; et li donnerent au departement grans dons et biaux jeuiaus<sup>64</sup>.

Si l'on applique le modèle interprétatif du centre/périphérie, l'on remarque effectivement une certaine gradation de la civilité dans la réception de ce voyageur célèbre. L'empereur Charles IV de Luxembourg le reçoit correctement et il fait preuve de largesse – pourtant bien attendue – en lui payant tous les frais de déplacement et de séjour dans l'Empire. Froissart ne mentionne pourtant aucune des festivités qui auraient accompagné cet événement. Dans le duché de Juliers, la fête est déjà bien présente dans le texte, et elle est davantage mise en valeur à la cour du duc et de la duchesse de Brabant, où ne manque pas non plus la mention du don comme expression suprême d'honneur et d'amitié que l'on fait à la personne reçue. Ces différences sont ensuite confirmées par le récit de la visite du même roi en Flandre où il rencontre non seulement le comte de Flandre, mais également le roi de Danemark qui désire le connaître. Mais c'est « par especial li contes Loeis de Flandres [qui] conjoy et festia tres honnourablement en le ville de Bruges le dit roy de Cypre »<sup>65</sup>. Le sommet de cette gradation est finalement atteint à Paris, Calais et notamment à Londres avec la description particulièrement détaillée, due peut-être à la présence personnelle du narrateur<sup>66</sup>. Nous voyons que cet itinéraire transcrit la carte mentale du chroniqueur, correspondant aux différents degrés de la courtoisie. Il faut néanmoins nuancer la remarque honorifique concernant la cour de Brabant, liée au statut de mécènes du couple ducal, et à sa glorification obligée.

L'interprétation du voyage de Pierre de Lusignan que nous proposons, pourrait sembler quelque peu schématique et même osée, d'autant plus que la rédaction d'Amiens offre encore une fois une vision plus favorable à l'empereur Charles IV, parce qu'elle mentionne la distribution des dons<sup>67</sup>. Or, l'itinéraire du roi de Chypre selon Jean Froissart diffère du témoignage de Guillaume de Machaut dans la *Prise d'Alexandrie* qui, outre sa mention des foules présentes aux fêtes somptueuses organisées dans les villes magnifiques de Prague et de Cracovie, note la sainteté et la générosité de

---

<sup>64</sup> *Chroniques*, éd. SHF, T. 6, p. 85. La version d'Amiens est quasi identique, T. 3, p. 281-282.

<sup>65</sup> *Ibid.*, éd. SHF, T. 6, p. 86.

<sup>66</sup> *Ibid.*, éd. SHF, T. 6, p. 86-90.

<sup>67</sup> « [...] prist [...] li roys de Cypre le chemin de l'Empire, liquelx chemina tant par ses journees qu'il vint en Alemaigne, où il trouva monseigneur Charle de Behaingne, empereour de Romme, à Convalence, qui le rechupt liement et grandement. Et paya li dis empereres tous les frés et despens dou roy de Cypre ensi que ses Empirez estendoit, et li donna encorres grans dons et grans jeuuiiaux pour lui plus honnourer et festier. Et quant il se parti de lui, il le fist conduire et acompaignier par les plus grans de se court. » *ibid.*, éd. ms. d'Amiens, T. 3, p. 281.

l'empereur, les merveilles de sa cour et de sa nouvelle épouse Élisabeth<sup>68</sup>. Selon Machaut, Pierre de Lusignan n'arriva auprès de Charles IV qu'après avoir visité la Flandre, le Brabant et le Juliers<sup>69</sup>, alors que Froissart propose le sens inverse, ce qui confère à son cheminement précisément cette dimension de courtoisie toujours plus parfaite dans la mesure où il s'approche des pays d'élection.

Le troisième exemple du voyage des seigneurs occidentaux dans l'Empire proposé par les *Chroniques* concerne les négociations du mariage entre Richard II, le roi d'Angleterre, et la princesse Anne de Bohême, fille de Charles IV de Luxembourg, en 1380. C'est donc le fils de l'empereur récemment décédé, Venceslas IV, qui reçoit l'ambassadeur anglais Simon Burley<sup>70</sup>. Froissart nous apprend que le vaillant chevalier passe par les villes de Calais, Bruges, Gand, Bruxelles, où il rencontre « Wencelin de Brabant », le duc Aubert de Bavière, le comte de Blois, Robert et Guillaume de Namur, c'est-à-dire les mécènes de notre chroniqueur, ensuite Louvain, et se dirige vers Cologne<sup>71</sup>. Par sa célèbre méthode d'entrelacement, Froissart passe ensuite à d'autres sujets et il revient à la question du mariage une trentaine de pages plus loin en rappelant les faits déjà racontés. Ceci lui permet d'inclure également dans cette rétrospective les événements « disparus » du fait de cette rupture temporelle, ce qui est précisément le cas de la réception de Burley par Venceslas. En effet, nous rejoignons le temps de la narration au moment où l'ambassadeur anglais voyage avec celui du roi des Romains, le duc de Teschen, à travers le royaume de France pour venir jusqu'à Calais<sup>72</sup>. À Wizernes, ils sont « moult honnorablement » accueillis par le comte de Buckingham, et ils sont conviés au dîner et au souper dans son logis<sup>73</sup>.

Tout ce passage laisse voir que Jean Froissart utilise une éclipse dans la narration pour mettre en relief ces aspects de la matière traitée qui lui paraissent les plus importants. Dans ce cas, le voyage entre l'Angleterre et l'Empire est marqué par deux événements : le passage à Bruxelles avec les fêtes et joutes, et la rencontre avec l'ost du comte de Buckingham sur le chemin de retour. L'itinéraire n'est rapporté que dans les zones bien connues du chroniqueur. Ce procédé contraste avec le rapport d'une autre ambassade anglaise, cette fois-ci dirigée vers Charles VI pour traiter du mariage de Richard II avec Isabelle de France. Le récit est également entrecoupé par d'autres épisodes enchâssés, mais l'itinéraire est rapporté dans son ensemble pour le territoire

---

<sup>68</sup> G. de Machaut, *La prise d'Alexandrie, ou Chronique du roi Pierre I<sup>er</sup> de Lusignan*; éd. M.-L. de Mas-Latrie, Genève, Société de l'Orient latin, 1877, p. 30-43. Voir aussi N. Jorga, *Philippe de Mézières*, p. 192-193 ; J. Spěvák, *Karel IV. Život a dílo*, Praha, Svoboda, 1980, p. 252-254.

<sup>69</sup> N. Jorga, *Philippe de Mézières*, p. 247.

<sup>70</sup> L'ambassade eut lieu entre juin et décembre 1380. Voir les notes de S. Luce dans *Chroniques*, éd. SHF, T. 9, p. CI.

<sup>71</sup> *Ibid.*, éd. SHF, T. 9, p. 209.

<sup>72</sup> En réalité, les négociations furent initiées par le cardinal Pileus au nom de Venceslas IV et l'ambassade de Teschen précéda celle de Simon Burley. Voir J. Spěvák, *Václav IV. K předpokladům husitské revoluce*, Praha, Svoboda, 1986, p.138-140.

<sup>73</sup> *Chroniques*, éd. SHF, T. 9, p. 245.

anglais et français<sup>74</sup>. Il est tout à fait naturel de noter des repères liés au vécu de l'auteur mais l'on voit en même temps le rôle de la frontière avec l'Empire qui crée une séparation non seulement géographique, mais aussi – et peut-être encore davantage – mentale.

Le jugement général que Jean Froissart prononce, tout au long des *Chroniques*, sur les Allemands est particulièrement clairement formulé à l'occasion de la campagne française en terre d'Empire pour y mener la guerre contre le jeune duc de Gueldre. Celui-ci avait osé adresser à Charles VI les défis qui « n'avoient pas esté courtoises, mais hors du stille, usage et ordonnance des aultres deffiances »<sup>75</sup>. Le narrateur rapporte ensuite différentes opinions de l'entourage du roi, concernant ce voyage, qui font remarquer ses dangers : « Qui sera si osez qui conseille le roy ne enhorte d'aler en Alemaigne, ce longtain pays, et entre ces Alemans qui sont haustres gens et tres perilleux ». Et quand ils ont des prisonniers, « ilz en sont grandement resjouys, et le enmenront en Boesme ou en Ostrice, ou en Sasogne, ou aultre part, et le tenront en lieux et en chastiaux inhabitables »<sup>76</sup>. Ici se conjuguent deux dimensions d'un pays qui offre des conditions de vie bien moins confortables que la France, et de la nature de ses habitants qui sont inférieurs, en termes de courtoisie, à la norme froissartienne. Le même lien causal entre l'espace et ses populations s'applique notamment à la péninsule ibérique, avec ses excès de chaleur, son manque d'eau et de douceur, et le comportement trahissant les valeurs de la sociabilité occidentale, ne serait-ce que de manière très subtile<sup>77</sup>. Encore faut-il distinguer l'ensemble de la population perçue comme une masse compacte et non-différenciée, qui a sa propre « nature » jugée généralement avec beaucoup de sévérité, et les personnes évoluant dans le milieu princier qui jouent un rôle concret dans le récit des événements. Celles-ci jouissent en général d'un regard plus nuancé de la part du chroniqueur, qui peut être favorable aux représentants des terres étrangères<sup>78</sup>.

Dans le passage étudié, l'Allemagne est perçue par l'entourage de Charles VI comme un pays lointain, et cette grande distance trouve son écho narratif dans l'omission du rapport de l'itinéraire sur la terre de l'Empire, procédé que nous avons déjà noté pour

---

<sup>74</sup> *Ibid.*, éd. Kervyn, T. 15, p. 164 et 182.

<sup>75</sup> *Ibid.*, éd. SHF, T. 14, p. 228-229.

<sup>76</sup> *Ibid.*, éd. SHF, T. 15, p. 13.

<sup>77</sup> M.-T. de Medeiros, *Hommes, terres et histoire des confins*, p. 145-187.

<sup>78</sup> À titre d'exemple observons le cas de l'ambassade du duc de Lancastre auprès du roi de Portugal en 1386. Froissart rapporte le déroulement précis de l'accueil, l'échange des gestes et des paroles, la nature des dons, le dîner qui « fut bel et long, et bien servy ». La courtoisie des Portugais semble être sans faute. Voir *Chroniques*, éd. SHF, T. 13, p. 40-42. Pourtant, lorsque les deux princes se rencontrent, Froissart étale la richesse et le luxe du banquet offert par le duc de Lancastre à Jean de Portugal. Il note l'émerveillement des Portugais, le signe de leur infériorité culturelle, qui est également inscrite dans l'ordonnance spatiale puisque le duc est assis « ung petit ensus de luy » [du roi qui siet au milieu de la table]. *Chroniques*, éd. SHF, T. 13, p. 50-52. À côté de la terre ibérique, c'est surtout la noblesse écossaise qui est qualifiée de manière très favorable, alors que le royaume d'Écosse dans son ensemble équivaut un espace sauvage. Froissart va jusqu'à accoler à James de Douglas le nom d'Hector, un des neuf preux. Voir *Chroniques*, éd. SHF, T. 15, p. 143-144.

l'ambassade de Simon Burley<sup>79</sup>. En outre, la frontière est présentée comme difficile à traverser, car « il y a à passer [...] III. grosses rivieres ; la meindre est grande comme la riviere de Loire est à Nevers »<sup>80</sup>. La description de l'ambassade française auprès de Venceslas IV à Coblenche, qui aurait précédé la campagne de Gueldre, est très sommaire, sans grande fête ou échange de dons. Froissart note seulement qu'ils furent conviés au dîner et « leur fist-on bonne chiere, car le roy le commanda »<sup>81</sup>. Ainsi est-il manifeste que les seigneurs allemands ne se sont pas appropriés des valeurs de la courtoisie, qui reste alors complètement artificielle.

Nous avons parcouru l'ensemble des *Chroniques* de Jean Froissart pour voir dans quelle mesure le savoir-vivre courtois est lié à la distribution géographique, celui-ci étant l'attribut des espaces noyaux par contraste aux zones plus éloignées. Certes, le chroniqueur conçoit l'espace de manière hiérarchique, ce qui se reflète entre autres dans l'excellence ou au contraire les manquements à la sociabilité, et dans la sensibilité variée aux codes d'honneur. Ces ensembles d'images et d'idées sur d'autres espaces correspondent à une certaine position sur le plan horizontal, mais ils comprennent en plus d'autres hiérarchies propres à chacune des aires géo-culturelles qui apparaissent dans les pages des *Chroniques*. Cette autre hiérarchisation est de nature verticale, ou sociale, et crée la distinction entre d'une part les acteurs des événements, qui sont dotés de traits individuels développés dans un souci de portrait psychologique, et d'autre part le peuple qui relève uniformément d'une « nature ». Dans cette logique, les personnes sans origine noble, bien qu'issues des pays centraux pour le chroniqueur, deviennent l'*exemplum* de l'impossibilité de dépasser les limites de naissance. Le « manque » de fête est le signe d'un écart à la norme dans la couche nobiliaire, et de même façon le sont des fêtes organisées mal à propos par des personnes usurpant le droit au comportement princier, tel Philippe d'Artevelde. Le chef de la révolte gantoise imite en effet l'état seigneurial (adoption des armes, vêtements, banquets, débonnaireté ostentatoire) mais son manque d'éducation princière se projette tragiquement dans son incapacité de mener à bien la guerre contre le comte de Flandre et ses alliés français, « car de joneche il n'i avoit point esté nouris ne introduis, mais de pesquier a le verghe as pissons en la riviere dou Lis et de l'Escaut »<sup>82</sup>. La notion d'éducation, le fait d'être nourri dans l'art courtois, est une clé pour Jean Froissart, qui l'utilise comme une explication naturelle. Ainsi, les *Chroniques* déclinent-elles deux facteurs qui régissent les comportements individuels : la naissance, ou l'éducation, et l'appartenance culturelle à un espace concret. En ce qui concerne la zone géographique que nous avons analysée, force est de constater que Jean Froissart distingue clairement l'ensemble politique de l'Empire et l'ensemble culturel et linguistique qu'il appelle « Allemagne ». En effet, les

---

<sup>79</sup> *Ibid.*, éd. SHF, T. 15, p. 101 et 108.

<sup>80</sup> *Ibid.*, éd. SHF, T. 15, p. 15.

<sup>81</sup> *Ibid.*, éd. SHF, T. 15, p. 110.

<sup>82</sup> *Ibid.*, éd. SHF, T. 10, p. 243-259.

principautés qui pourtant relevaient de l'Empire, le Brabant, le Hainaut, la Hollande, la Zélande etc., ne font dans la conception du chroniqueur aucun défaut à la culture courtoise. Or, les pays placés à l'Est de ce noyau sont perçus de manière uniforme comme un espace homogène, difficilement habitable. Cette valorisation différente doit certainement son tribut à l'imaginaire des pays éloignés, que Froissart partageait avec toute la société de cour, mais elle est sans aucun doute conditionnée également par les limites de l'expérience personnelle du chroniqueur hennuyer. Et un autre vecteur important de la façon dont il envisage des peuples étrangers est l'économie du récit qui fait preuve, dans les quatre rédactions du livre I, d'accents bien différents. En particulier, la version d'Amiens propose souvent une vision plus courtoise du monde, quels que soient les pays dont elle parle.

#### BIBLIOGRAPHIE

##### TEXTES :

- FROISSART, J., *Œuvres complètes*, éd. Kervyn de Lettenhove, 28 vol., Bruxelles, V. Devaux, 1867-1877.
- Id., *Chroniques*, éd. S. Luce, G. Raynaud, L. Mirot, 15 vol., Paris, Société de l'Histoire de France, 1868-1975.
- Id., *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre. Édition du manuscrit de Rome*, éd. G.T. Diller, Genève-Paris, Droz-Minard, 1972.
- Id., *Chroniques. Livre I. Le manuscrit d'Amiens*, éd. G.T. Diller, 5 vol., Genève, Droz, 1991-1998.
- Id., *Chroniques*, éd. P.F. Ainsworth, G. T. Diller, A. Varvaro, 2 vol., Paris, Librairie Générale Française [Lettres gothiques], 2001-2004.
- Id., *Chroniques. Livre III, le manuscrit Saint-Vincent de Besançon*, éd. P. F. Ainsworth, Genève, Droz, 2007.
- de MACHAUT, G., *La prise d'Alexandrie, ou Chronique du roi Pierre I<sup>er</sup> de Lusignan*, éd. M.-L. de Mas-Latrie, Genève, Société de l'Orient latin, 1877.
- PINTOIN, M., *Chronique du Religieux de Saint-Denys*, éd. M.-L. Bellaguet, 3. vol., Paris, CTHS, 1994.

##### ÉTUDES CRITIQUES :

- AINSWORTH, P.F., *Jean Froissart and the Fabric of History*, Oxford, Clarendon Press, 1990.
- CROENEN, G., « Froissart et ses mécènes : quelques problèmes biographiques », *Froissart dans sa forge*, éd. M. Zink, O. Bombarde, Paris, Aibl, 2006, p. 9-27.
- FOURCADE, S., « La cour, l'espace de l'éducation princière et nobiliaire », *La cour du prince. Cour de France, cours d'Europe (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, éd. M. Gaude-Ferragu,

- B. Laurieux, J. Paviot, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 209-230.
- GUENÉE, B., « Jean le Bel et le noble roi Édouard », *Relations, échanges, transferts en Occident au cours des derniers siècles du Moyen Âge*, éd. B. Guenée, J.-M. Moeglin, Paris, Aibl, 2010, p. 301-309.
- HARF-LANCNER, L., « Les frontières de l'Europe et de la civilisation dans les Chroniques de Froissart », *Problèmes interculturels en Europe*, éd. E. Baumgartner, A. Fiorato, A. Redondo, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1998, p. 239-253.
- KRYNEN, J., *Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du Moyen Âge (1380-1440)*, Paris, Picard, 1981.
- de MEDEIROS, M.-T., « Le pacte encomiastique. Froissart, ses Chroniques et ses mécènes », *Moyen Âge*, 94, 1988, p. 237-255.
- Id., *Hommes, terres et histoire des confins : les marges méridionales et orientales de la Chrétienté dans les Chroniques de Froissart*, Paris, Honoré Champion, 2003.
- MOEGLIN, J.-M., « Froissart, le métier d'historien et l'invention de la guerre de Cent ans », *Romania*, 124, n. 3-4, 2006, p. 429-470.
- NEJEDLÝ, M., *La représentation des pouvoirs et des hiérarchies dans les Chroniques de Jean Froissart*, Villeneuve d'Ascq, PU du Septentrion, 1998.
- Id., « Les relations internationales dans les Chroniques de Jean Froissart (l'image de l'autre au service de sa vision du monde) », *Prague Papers on History of International Relations*, 1, Prague, 1998, p. 22-44.
- Id., « “Do jakého Pruska nás to ten admirál zavlekl?” Periferie Evropy pohledem kronikáře Jeana Froissarta », *Studia Historica*, 55, 2003, p. 345-360.
- Id., « La Bohême et ses habitants vus par quatre auteurs français du Moyen Âge (Guillaume de Machaut, Eustache Deschamps, Jean Froissart, Jean d'Arras) », *Listy filologické*, 128, 2005, p. 21-34.
- PARAVICINI, W., « L'étranger à la cour. Nicolas de Popplau en voyage à travers l'Europe », *L'étranger au Moyen Âge*, Paris, PUPS, 2000, p. 11-25.
- Id., *Menschen am Hof der Herzöge von Burgund*, Stuttgart, Jan Thorbecke, 2002.
- POIRION, D., « La fête dans les Chroniques de Froissart », *Feste und Feiern im Mittelalter*, éd. D. Altenburg, J. Jarnut, H.H. Steinhoff, Sigmaringen, Jan Thorbecke, 1991, p. 95-107.
- SPĚVÁČEK, J., *Karel IV. Život a dílo*, Praha, Svoboda, 1980.
- Id., *Václav IV. K předpokladům husitské revoluce*, Praha, Svoboda, 1986.
- ZINK, M., *Froissart et le temps*, Paris, PUF, 1998.